



Le jeu de la guerre

dans la Bruyère campinoise

J'ai toujours eu pour la guerre une aversion profonde. Mes premiers ans virent se dérouler la lutte entre la Prusse et l'Autriche et, quelques années plus tard, celle, non moins âpre et plus meurtrière, entre la France et l'Allemagne. Témoin Sedan. En 1877, Russes et Turcs en vinrent aux mains, avec un autre Sedan, la mémorable bataille de Plewna. Puis apparurent la guerre turco-grecque, et la campagne anglo-boer, de si triste mémoire, mais comportant de hauts enseignements. A cette lutte sur la terre d'Afrique succéda la guerre hispano-américaine et enfin la campagne russo-japonaise d'Extrême-Orient, sans compter le siège de Pékin, avec toutes ses horreurs, et la guerre franco-hispano-marocaine.

Voilà une bien longue énumération marquée de plaies saignantes, de deuils sans nombre. Il faut déplorer qu'en notre siècle fait de progrès et de conquêtes scientifiques dont la plupart tendent à améliorer le sort des humains et à prolonger leur vie, il y ait place, hélas ! si grande, pour le perfectionnement des engins de destruction, pour le développement des armées, des fortifications, ensemble de moyens qui visent, en somme, à supprimer l'existence humaine. Je pense que l'on jugera bien sévèrement, dans les siècles futurs, notre époque paradoxale. Car alors l'homme, devenu meilleur, réalisant enfin son idéal de paix et de bonheur, supprimera canons, armées et forteresses.

Quoi qu'il en soit, en attendant et en appelant de tous nos vœux ce nouvel âge d'or, nous devons vivre en conformité avec notre époque et notre milieu. Et puisque maintenant encore les peuples doivent se rappeler l'adage latin : *Si vis pacem para bellum*, il est naturel que chacun d'eux s'efforce de défendre de son mieux son sol et son patrimoine national, qu'il s'y exerce avec persévérance.

Au demeurant, pour nous, Belges, qui jouissons depuis bientôt quatre-vingts ans des bienfaits de la paix, l'art militaire et les nécessités de notre défense ne nous ont pas amené de trop lourdes charges. Si l'établissement des forts de la Meuse et l'extension de la défense d'Anvers par une triple ceinture de forts ont pesé quelque peu sur notre budget, il faut bien reconnaître que maintenant que l'impôt du sang est réparti de plus équitable façon, les obligations militaires sont devenues moins dures. Mais à côté de ces considérations tendant à rendre notre Patrie plus forte, plus résistante, mieux préparée à la fois pour la lutte et le travail pacifique, industriel, commercial et scientifique, il en est d'autres, d'ordre social, qui ont aussi une portée très grande. J'y reviendrai plus loin.

Je viens d'assister aux manœuvres de la 3^e division d'armée. Elles ont eu lieu au camp de Beverloo du 4 au 9 août dernier. Et elles m'ont donné l'occasion de faire là, de plus près, connaissance avec les choses militaires et les hommes d'armes. Cette excursion de quelques jours aux bruyères de la Campine m'a fait éprouver des impressions si neuves et si profondes que je crois être agréable à mes amis du T. C. de Belgique en les leur communiquant.

Ceux des Touringistes qui sont soldats voudront bien y voir le simple récit d'un profane n'ayant pas à apprécier les choses de l'art de la guerre et qui reconnaît, par avance, n'en rien savoir.

A ceux qui n'ont pas fait l'excursion à Bourg-Léopold, il semble que c'est le bout du monde que le camp dit de Beverloo. Mais si l'on veut bien choisir les trains, il ne faut que deux heures environ pour être rendu sur place.

On part de Bruxelles-Nord à 6 h. 51, et l'on arrive à « Leopoldsborg » à 9 h. 24. Prendre d'abord le train de Liège qui stoppe à Louvain. Par l'escalier souterrain atteindre le perron où attend le train d'Aerschot. S'arrêter en cette localité et y prendre la communication pour Bourg-Léopold. Au point de vue du site, il y a, en quittant Louvain, vers la droite, à Wesemael, je crois, de bien jolis paysages. La voie court en pays sablonneux, boisé de sapins et de pins sylvestres, avec, de temps à autre, des reliefs du sol qui rendent ce coin de Campine tout à fait pittoresque. Ça et là, au sommet des collines, des moulins à vent gris-bleu piquent dans le ciel leur silhouette. Puis ce sont des terres cultivées, sableuses, alternant avec des pâturages et des sapinières de date récente.

Les villages sont plutôt éparpillés, maigres, et les habitations semblent s'étioler à mesure que l'on s'éloigne. Par exemple elles sont tout à fait gentillettes, avec leur teinte brique, rougeâtre, rehaussée du chaume légendaire. Façades basses; baies plutôt petites à encadrements bleuâtre-blanc; métraires d'un seul tenant avec l'étable et la grange, telle est l'habitation campinoise.

De-ci de-là de rares industries. Et des bois succèdent aux bois jusque près de Bourg-Léopold dont le clocher pointe là-bas dans le ciel bleu. J'oublie de dire que Messire Ostis veut bien sourire et qu'il distribue sans compter les bienfaits de ses rayons.

Gare quelconque, insignifiante, que celle de Bourg-Léopold. Briques painées par le temps, les intempéries, le soleil. Sans style ni prétentions, tel le bâtiment administratif de vieille date. Une large avenue s'ouvre devant la gare. Me voici au port, si je puis dire, mais comment m'y loger ? Hôtels plus que modestes, sans plaques du T. C., et conséquemment sans nul confort. Il y aurait là, pour les dirigeants de notre puissante Association, un progrès à réaliser. Et cependant je ne voudrais pas que mes lecteurs me taxent d'intolérance. J'ai beaucoup voyagé au dedans et au dehors de la Belgique; j'ai dormi bien souvent en de méchantes chambrettes, dans de mauvais lits, mais je ne puis admettre que dans un centre d'excursions, voire même de villégiature, on ne puisse trouver de logis confortables. Je ne parle pas de ceux que le département de la Guerre met à la disposition de ses fonctionnaires et employés. Ils ne sont pas accessibles au public.

Bourg-Léopold manque de confort, c'est l'opinion unanime de tous ceux qui s'y sont arrêtés.

Le camp, établi dans la bruyère (1), figure un vaste quadrilatère d'environ 4 kilomètres de côté. Des avenues et des rues, tracées pour la plupart à l'américaine, divisent cet espace en rectangles plus petits où l'on a jeté divers groupes principaux de constructions. Elles constituent, au S.-E., les carrés d'infanterie, au N.-E., ceux de cavalerie. Sur leur front nord sont disposées les habitations des « permanents », c'est-à-dire des officiers que leurs fonctions retiennent toute l'année au camp. On y voit encore les magasins à fourrages, l'hôpital, l'église et le pavillon royal. Celui-ci, situé au milieu d'un vaste parc, présente un aspect rustique avec ses boiseries non dégrossies, neuves, ses murs recouverts



Beverloo. — Monument du lieutenant-général baron Chazal.

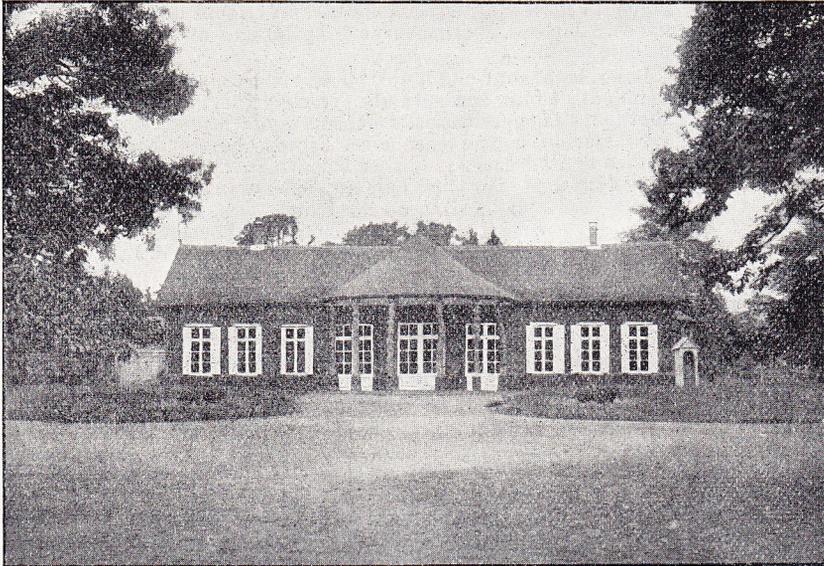
(1) Les premiers établissements du camp de Beverloo datent de 1835. C'étaient de simples baraquements en paillettes qui avaient été disposés là sur les plans du ministre de la Guerre, par M. Gotthold, entrepreneur. Mais, pendant l'hiver de 1836-1837, il y eut des ouragans terribles qui renversèrent paillettes et installations, et, en 1838, on modifia les constructions, qui furent faites en torchis. Toutefois, dès l'année précédente, on avait édifié le « Palais Royal » qui subsiste encore actuellement. Les maisons en torchis étaient disposées en deux groupes comme actuellement : carrés d'infanterie et de cavalerie, tandis qu'autour du camp on avait élevé des retranchements dont certains vestiges subsistent encore aujourd'hui. Dès l'année 1846, les casernes en torchis étaient dans un tel état de délabrement qu'il fallut penser à les remplacer par des constructions plus solides. Celles-ci furent faites en briques et couvertes de tuiles, de 1849 à 1855. Elles furent améliorées depuis lors.

En 1850, on construisit l'hôpital, et en 1902 on y adjoignit une galerie de cure ou sanatorium. La recherche de l'eau potable fut l'objet de soins constants. Dès 1860, il y avait quarante-six puits tubés du système Morton. En 1887, on en creusa de nouveaux que l'on fit en anneau de béton, et enfin, dix ans plus tard, on revint aux puits tubés Donckers. Quant au système d'égouts, il remonte à 1839. En 1870 on y apporta de notables perfectionnements et améliorations.

Pour fixer les idées, je rappellerai que le camp a une superficie de 4,000 hectares environ. Le marais du « Visch Bedden » a 3 kilomètres de long; le « Gemeentebosch » a une superficie de 170 hectares. Les dunes d'Hechtel ont une hauteur de 40 mètres environ.

Le Bourg-Léopold n'était à l'origine qu'une agglomération d'ouvriers et de gens de peine vivant des travaux du camp. Certains des ouvriers et gagne-petit furent même autorisés à s'établir dans le camp même, mais en 1850 on les en expulsa et Bourg-Léopold fut érigé en commune. Il compte maintenant 3,000 habitants.

de pailions, ses fenêtres basses et sa colonnade primitive, couronnée de chaume moussu. Léopold II y venait habiter, paraît-il, lors des grandes manœuvres, et alors c'était dans le camp un concours « d'arcs de triomphe, d'échafaudages surchargés de transparents et de feuillages, de guirlandes, de pots à feu qui, dans le soir, s'allumaient et faisaient flamboyer l'illumination au-dessus des spectacles et des parades ».



Beverloo. — Chalet royal.

Pauvre vétuste chalet royal ! Il lui faudrait une réfection complète pour qu'il devint digne d'abriter notre jeune Souverain. Car, certes, il viendra quelque jour participer, avec ses anciens compagnons d'armes, au jeu de la guerre.

Dans son ensemble, le parc, créé de toutes pièces il y a cinquante ans environ, est une révélation. De beaux arbres, des hêtres pourpres altiers, des sapins énormes ont poussé et grandi où ce n'étaient que sable et bruyères. Les avenues ombrées ont succédé à la plaine aride. C'est une merveille de la production humaine, secondée, il est vrai, par les forces vives de la nature.

Il existe, dans le parc, le monument de Tacambaro, élevé à la mémoire des combattants belges de la campagne mexicaine. C'est un tribut de reconnaissance payé par leurs frères d'armes à ceux qui succombèrent là-bas. Enfin, récemment, a été inauguré le monument élevé par souscription au lieutenant-général baron Chazal.

L'une des caractéristiques du camp, c'est le canon qui, de sa voix de bronze, tonne le réveil, le milieu du jour et le couvre-feu. Un homme spécial est préposé à son service.

Après les louanges, je me permettrai de faire quelques remarques :

A part le jardin de l'hôpital et quelques-unes des pelouses précédant l'habitation des « permanents », il y a, au camp, manque presque absolu de fleurs.

Au moment où l'on fait de réels efforts pour fleurir les écoles, les gares de chemin de fer, les casernes, n'est-il pas désirable qu'en pleine nature, où elles pousseraient si bien et jetteraient une note gaie dans la verdure des parcs et les cours des carrés, les fleurs soient multipliées et cultivées à profusion ?

Je sais ce que l'on va me répondre : on ne vient pas aux manœuvres pour faire pousser des fleurs ! Et puis, cela coûte cher de préparation et d'entretien. Tout cela est peut-être vrai, mais il y a au camp tant de mains toujours prêtes à se mettre à la disposition de qui sait le demander avec amabilité, qu'il me semble bien facile de réaliser un peu de gaieté dans un milieu arboricole si majestueux.

N'oublions pas que, sous n'importe quel aspect on le considère, le Beau élève la pensée humaine et qu'à ce seul titre on devrait bien faire quelque chose dans le sens de la décoration florale.

Et pendant que je suis à faire la critique, je signalerai aussi l'utilité qu'il y aurait d'établir au camp un observatoire sommaire ; je veux dire une colonne avec, dans la partie basse, un baromètre enregistreur, un thermomètre, un thermo-hygroscope, et, au sommet, une girouette. Dans les environs immédiats, on pourrait installer un anémomètre et un pluviomètre.

Nous ne sommes pas éloignés du temps où les manœuvres militaires se compléteraient d'exercices de ballons dirigeables, d'aéroplanes, de cerfs-volants-observatoires. Des lors, l'installation que je préconise reviendra une nécessité. Plus près de nous, si nous considérons le bien-être, disons simplement le confort, du soldat, il n'est pas indifférent que les officiers sachent qu'ils doivent munir les hommes de la capote ou de la veste simple, du pantalon de drap ou du pantalon de toile, etc., etc.

Il existe, paraît-il, à quelques kilomètres du camp, un bassin de natation. On se demande vraiment si l'on est en droit d'exiger d'hommes fatigués par une course de sept à huit heures, de faire encore deux lieues à pied pour aller se reconforter d'une bonne ablution suivie d'un bain réparateur !

Combien il serait plus pratique d'installer près des carrés une série de douches tièdes et froides, devant un grand bassin où les hommes pourraient se baigner après la manœuvre ! Que l'on n'invoque pas la dépense et, d'autre part, l'encombrement. Il y a encore suffisamment de place libre à côté des baraquements ; et le creusement du bassin, la façon d'un simple revêtement en planches qui le rendrait étanche pourraient se faire à peu de frais par les hommes eux-mêmes — à titre de corvée, par exemple.

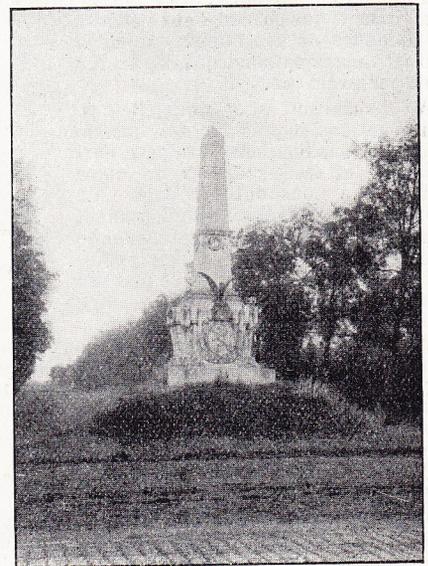
Je ne dis pas qu'ainsi modifiées, les installations du camp de Beverloo ne seraient plus susceptibles d'améliorations, mais je suis persuadé que tous ceux que le devoir professionnel appelle là-bas s'en déclareraient enchantés.

Quoi qu'il en soit, actuellement déjà, on mène au camp une vie simple, très active, dont l'exercice au grand air fait la base ; on prend des bains de soleil sinon d'eau fraîche, on se fatigue les muscles et on laisse se reposer le système nerveux : c'est une heureuse compensation.

Les grandes manœuvres d'ensemble sont précédées d'une période d'exercices partiels et suivies de quelques journées de tir. En même temps ont lieu des tirs de l'école d'application.

Je n'ai pas assisté aux manœuvres préparatoires et n'ai vu que les batailles où furent engagés tous les effectifs du camp.

A mon arrivée sur le front de bandière, au N.-E. des carrés, j'eus le plaisir de me trouver en pleine action : le canon tonnait au S.-O., vers le défilé de Spiegeldpaede, et l'adversaire lui répondait du N.-O., derrière le Gemeentebosch, tandis que partout dans l'immense plaine et dans les bois crépitaient les feux de mousqueterie. Des patrouilles d'éclaireurs, dissimulées dans les taillis, s'avançaient en un mouvement tournant vers le sud ; des cavaliers et bientôt des batteries d'artillerie suivirent, passant au grand trot. Derrière ces masses, se mouvant rapidement, vinrent les fantassins de réserve. Bientôt les groupes, profitant des moindres ondulations du sol, des bouquets d'arbres, des hautes bruyères, envahirent tout le côté sud du terrain. Et alors ce fut une canonnade continue, un crépitements incessant jusqu'à ce qu'à coups de clairon sonnât le commandement de cesser le feu. Longtemps encore élatèrent des fusillades éparses, puis, au loin, se détachant en masses sombres sur la bruyère grise, verte ou rose, défilèrent les escadrons, les pelotons et les batteries. Cavaliers, fantassins et artilleurs, couverts de poussière et de

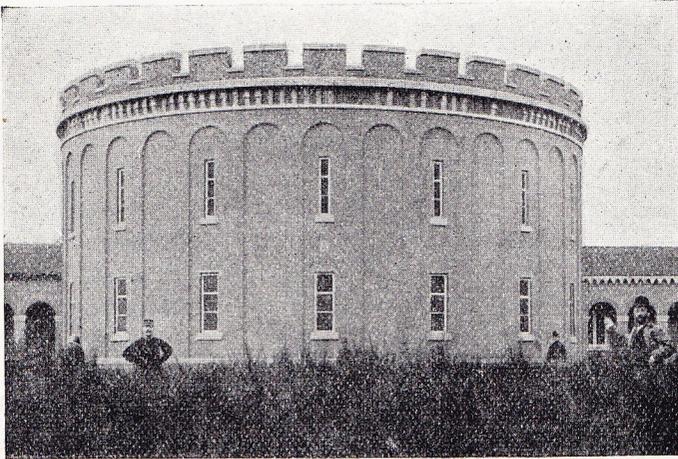


Beverloo. — Monument de Tacambaro.

sueur, rentraient aux carrés, heureux de leurs prouesses, devinant des avantages conquis, des marches difficiles accomplies, supputant les résultats de la journée.

Une heure plus tard tout le monde courait, qui aux cuisines, à l'abreuvoir, aux cantines; d'autres groupes faisaient en plein air des ablutions réconfortantes; les cavaliers pensaient leurs montures et déjà, dans les cours, les plus fatigués s'endormaient, étendus au soleil.

Puis les gagne-petit vinrent apporter aux soldats quelques douceurs : la crème à la glace, les quartiers de tarte, les pâtés. Déjà,



Beverloo. — Prison Malakoff.

dès que la manœuvre fut terminée et avant que les troupes rentraient aux carrés, les marchands de coco avaient prodigué aux hommes les trésors de leurs réservoirs de fer-blanc.

Nous retrouvons plus tard ces mêmes gens poussant devant eux les voitures à patates frites, délices de la soirée, comme l'avaient été le coco du matin, les glaces et les pâtés de l'après-midi. Et c'est ainsi que vit, grâce aux soldats, toute une population de miséreux.

Après un déjeuner excellent au mess des officiers du 1^{er} régiment de guides, où je fus reçu avec une amabilité exquise, je m'en fus, avec mon hôte, visiter les installations du camp, ses parcs, ses abords.

Je vis d'abord une chambrée : les planches inclinées et les bottes de paille d'antan sont remplacées par de bons lits de fer, des paillasses et des couvertures. Au-dessus et derrière le lit, chaque homme a rangé et plié en ordre par fait toutes les pièces composant son équipement. Les chambres sont saines, hautes, bien aérées, les murs blanchis à la chaux.

Puis mon cicérone me fit visiter les écuries où, en deux rangées de boxes de bois bédigeonné de chaux, sont parqués les chevaux. Ils ont bel air maintenant que les voies sont pansées et se reposent en digérant leur ample ration d'avoine et de foin.

Les cuisines me furent montrées dans l'intervalle de deux repas.

Le dîner de midi était terminé, les marmites nettoyées, et déjà mijotaient les pommes de terre pour le repas du soir, tandis qu'en de vastes casseroles bien propres les conserves de viande attendaient le moment de la cuisson. Comme pain, le soldat reçoit celui qu'à grand-peine, dans nos villes, nous achetons sous le nom de pain complet.

Du café et des tartines au premier repas, de la soupe, de la viande et des pommes de terre à celui de midi, des pommes de terre encore et une conserve de viande le soir, voilà l'ordinaire de nos soldats. Je n'ai pas entendu de plaintes à ce sujet, et pour cause : lorsqu'ils sont dans leurs foyers, bon nombre d'entre eux n'ont pas à se mettre quotidiennement sous la dent un tel menu.

L'alimentation d'eau est de très grande importance. Elle est réalisée par un système de puits, simples ou artésiens, dont les pompes sont peintes, en bleu lorsque l'eau ne doit servir qu'aux lavages extérieurs, en noir lorsqu'elle est propre à la boisson. Par surcroît de précaution, l'eau des puits est analysée fréquemment, au point de vue bactériologique surtout, de façon à mettre le camp à l'abri des contaminations et des épidémies.

En outre, j'ai vu à l'entrée de certains carrés des tonneaux distribuant à discrétion de la tisane, précaution sage et heureusement fort appréciée des soldats.

On a abandonné la plupart des anciennes installations sanitaires, généralement trop éloignées des carrés. De nouvelles latrines, propres et bien aérées, ont été érigées dans les cours, réalisant ainsi de grands progrès.

Maintenant que nous connaissons le site du camp et ses installations, voyons ses habitants :

J'ai questionné quelques soldats, leur demandant leur opinion sur leur séjour au camp. Ai-je été assez heureux pour rencontrer une série d'hommes satisfaits ? Tous m'ont dit leur contentement de se trouver au service militaire, d'y rencontrer beaucoup de bienveillance de la part des chefs, et des sentiments de sincère solidarité sociale du côté de leurs compagnons d'armes. Combien ce langage est différent des appréciations désagréables exprimées à l'égard d'autres armées où les chefs imprégnés de militarisme rageur transmettent à des sous-officiers la triste mission de faire « marcher » le soldat !

Aussi, quand je demandai à certain de mes interlocuteurs son appréciation sur son passage à l'armée et s'il serait heureux de retrouver son foyer, il me répondit : « Cela me va d'être soldat ; je suis heureux d'avoir passé par l'armée, car j'y ai appris bien des choses que j'ignorais et que j'eusse continué d'ignorer si j'étais resté au village. Je retournerai pourtant volontiers au pays, mais je ne sais si je pourrai encore m'y plaire ; je crois que je chercherai à me caser à Bruxelles ou dans une autre ville. »

Un autre me fit cette réflexion : « J'aime bien mes parents, j'aime aussi mon village, mais les gens de là-bas sont si rudes et si grossiers que je leur préfère ceux des villes. »

Ces appréciations sont consolantes : l'armée est donc une école moralisatrice, dans notre pays tout au moins. Les jeunes Belges en sortent meilleurs, mieux armés pour la lutte sociale. Et l'on peut prévoir et espérer que quand fils de bourgeois et descendants des riches condescendent le paysan et l'ouvrier, cette élévation de l'esprit des humbles ira encore en augmentant. A ceux que la fortune a favorisés, le service militaire donnera une leçon de vie pratique, de modestie et de sentiment du devoir : à tous ceux qui vivent du labeur quotidien, il inculquera des idées d'ordre, le désir de s'élever, le respect et l'estime des gens de condition qui ont su se solidariser avec eux dans l'accomplissement du devoir envers la Patrie.

Mais je m'aperçois que je fais de la philosophie au lieu de pratiquer le tourisme et je reviens bien vite à des choses plus terre à terre. Notre promenade dans les carrés étant terminée, nous fûmes dans la bruyère, vers les baraquements des tirs.

Jadis, les exercices de tir prenaient au moins une semaine. Les cibles, en fer, étaient recouvertes de carton par des hommes spéciaux qui marquaient les balles. C'était une profession bien dangereuse et qui a fait pas mal de victimes. Après chaque série



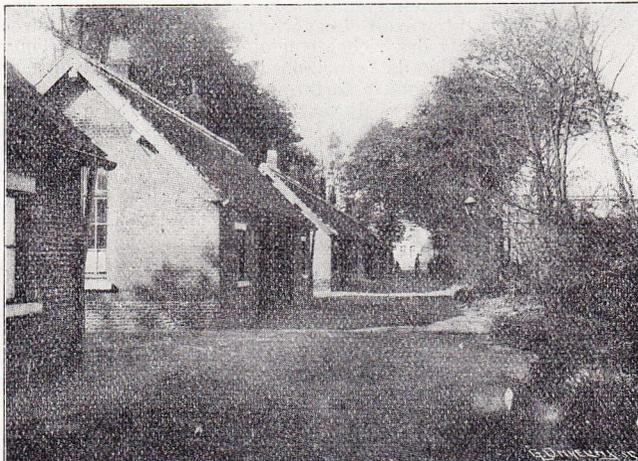
Beverloo. — Le coup de canon.

de balles, le marqueur agitait un drapeau rouge ; ce signe indiquait que, pour la cible envisagée, le tir était momentanément suspendu. Mais les tireurs du stand voisin, dans l'inexpérience du début, pouvaient se tromper de cible et tirer quand même, alors que le marqueur était sorti de son abri et se trouvait à découvert. De là, des accidents.

Pour y remédier et aussi pour activer le tir, un officier belge, le capitaine Bremer, a imaginé une cible à signalisation électrique, divisée en cercles et en secteurs, formant un ensemble

de trente-deux segments dont chacun constitue une cible. Grâce à un système d'électro-aimants à déclenchement automatique ressemblant un peu à nos tableaux avertisseurs de sonneries électriques, les buts atteints par les balles sont reproduits avec exactitude sur une cible miniature que le tireur peut à chaque instant consulter. Ainsi il rectifie son tir et obtient de meilleurs résultats. C'est un perfectionnement important que la cible Bremer, et il y a lieu d'en féliciter l'officier inventeur. Quoique le prix de revient de chaque cible soit assez élevé (8,000 fr.), il y a encore économie, puisque la période de tir est abrégée et qu'il faut décompter un certain nombre de journées de séjour au camp pour l'ensemble des hommes qui participent aux manœuvres. D'ailleurs, la plupart des armées européennes, voire même l'armée japonaise et celles de plusieurs républiques sud-américaines, ont adopté la cible Bremer, ce qui démontre à suffisance le côté pratique de l'invention.

Le site dans lequel est établi le champ de tir est caractéristique de la Campine : autour des baraques s'étend la bruyère coupée de larges plaques chauves de sable aride ; plus loin, des champs d'oyats, au delà desquels on découvre de grandes prairies d'un vert tendre, qui ne sont autre chose que des marais. Puis, plus loin encore, quelques monticules et, tout là-bas dans les fumées bleues, à l'horizon, près de la frontière hollandaise, de vastes usines. Plus près de nous coule la Nèthe, dont la source n'est pas fort éloignée du camp. Simple ruisseau venu des dunes d'Hechtel, elle donne naissance aux marécages que je viens de signaler et en sort à l'état de petite rivière pour se diriger vers l'ouest. Vers le nord-est sont des bois entrecoupés de champs cultivés, puis on découvre la chaussée de Lommel et,



Camp de Beverloo. — Carrés des officiers.

plus à l'est, les dunes et le village d'Hechtel. Oui, il y a des dunes en Campine et c'est un charme de plus pour les yeux de passer des horizons lointains embués de bleu, à la plaine pourpre, aux dunes blanches et vertes, pour se reposer enfin sous les sombres bois de sapins. Dans l'atmosphère surchauffée, tout cela vibre et s'harmonise pourtant en un accord grandiose.

Tout en devisant avec mon compagnon du beau spectacle qui s'offrait à nous, nous traversions un champ de bruyères que les abeilles animaient de leur symphonie. On eût dit, au milieu de la solitude, les accents éloignés d'une magique harpe éolienne.

Nous fûmes tirés de notre rêverie par la venue d'un cavalier qui, à bride abattue, parcourait la plaine. De son sabot, le cheval fait retentir le feutrage de la bruyère ; il se rapproche et bientôt nous reconnaissons dans ce cavalier l'un des officiers qui, tantôt, au mess, s'était montré à mon égard si cordialement sympathique.

— Eh bien ! mon lieutenant, il paraît que la manœuvre de ce matin vous a mis en appétit de chevauchée ? — Mais oui, dit fort aimablement l'officier, j'éprouve à me sentir ainsi transporté un véritable vertige. L'espace fuit, je ne vois plus rien ; mon cheval et moi semblons animés du même désir d'aller plus vite encore. Ce doit être le même sentiment qu'éprouvent les automobilistes et les aviateurs. A notre époque il faut vivre vite !

Et ce disant, le lieutenant pique des deux et reprend sa course à travers la bruyère.

Notre marche nous a amenés à proximité du champ de tir de l'école d'application. Il y a là non seulement des cibles Bremer, mais des buts figurant des lignes de fantassins et de cavaliers, sur lesquels les obus et les shrapnells font pleuvoir leur mitraille.

C'est à ce champ spécial que l'on étudie et que l'on compare les résultats des feux de peloton, de compagnie, les effets des projectiles de l'artillerie légère. On compte les balles utiles (!), on suppose le nombre d'hommes mis hors de combat, on apprend les secrets du métier des armes !

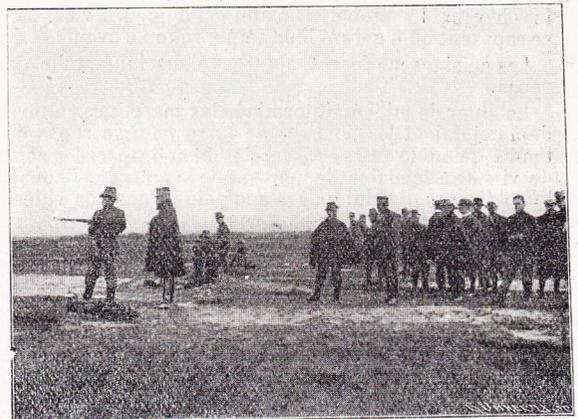


Exercices de tir à la cible.

Mais voici que sonne la fin des exercices du tir d'application. Nous reprenons le chemin des carrés et après nous être réconfortés par une bonne ablution prise dans un tub de fortune constitué d'une cuvette louée au village, nous faisons notre toilette du soir pour assister au dîner. Les officiers ont revêtu leurs brillants uniformes, les invités ont passé leur smoking.

La table est présidée par le colonel et les officiers les plus anciens ; les autres convives ont pris une place conventionnelle, sans distinction de grades ni d'armes ; car il y a là des officiers d'état-major, délégués de régiments d'infanterie, d'artillerie ou de cavalerie. La cordialité la plus grande règne et n'a d'égale que l'affabilité et l'allure bon enfant que l'on dit particulières au 1^{er} régiment de guides. Le père du régiment, c'est le colonel, et tous les officiers, dans une intimité respectueuse, lui prouvent combien ils l'estiment et lui sont dévoués. Ainsi chacun se montre tel qu'il est, dévoile son caractère ; on apprend à connaître les qualités des uns, les petits travers des autres. Telles les brigades anciennes avaient leur raison d'être : elles faisaient découvrir aptitudes et défauts. Aujourd'hui elles se sont atténuées, les brigades, sans disparaître pourtant. Ce ne sont plus que simples farces faites entre bons camarades.

Une joyeuse coutume est celle qui consiste à faire décerner par le benjamin du régiment des amendes à ses aînés. Rôle difficile, digne d'un diplomate de carrière. Il faut être observateur pour remplir cette tâche qui consiste à appliquer avec beaucoup de tact, de discrétion et d'à-propos, les amendes.



Sur la plaine de tir.

Celles-ci se traduisent généralement par un bon de quelques bouteilles de champagne que l'on vide à la santé du « puni », espérant qu'il offrira bientôt une nouvelle occasion de faire apprécier sa cordialité.

Le soir de mon arrivée, on offrait un punch aux officiers de

l'état-major et à ceux de la division d'artillerie. Les hommes du 1^{er} guides avaient organisé une illumination, et des musiciens venus expressément de Bruxelles donnaient un concert symphonique. Et ce fut pendant toute la soirée un échange sympathique d'idées, mêlé aux entre-choquements de coupes, et à l'expression de cordial enthousiasme.

Les lampions et lanternes vénitienne accrochés jusque tout en haut des arbres jetaient une lueur discrète sur ce tableau fait des meilleurs sentiments qui animent les humains. L'éclat des uniformes rehaussés d'or lui apporta de la gaieté et du coloris jusqu'à ce que vint l'heure du couvre-feu. Alors chacun s'en fut à son carré goûter un repos bien mérité.

Le lendemain, dès 4 heures, les appels de clairon sonnaient le lever. C'était le jour de la bataille décisive. Chacun des partis se mit en route et alla occuper les emplacements désignés. Dès 6 heures, j'étais dans la plaine et me dirigeai vers une petite colline où je savais que devait s'installer le quartier de l'état-major général.

La tente surmontée du drapeau belge et de celui de la Croix-Rouge fut dressée vers 7 heures. Dès lors, tous les mouvements des partis N. et S. furent renseignés par des estafettes portant de laconiques billets écrits par les officiers. Ces renseignements étaient colligés par un capitaine d'état-major et deux aides. De demi-heure en demi-heure, il dressait une carte-calque de la position respective des troupes. Ainsi le général dirigeant les manœuvres pouvait juger de la tactique employée, des fautes commises, des avantages conquis.

Pendant ce temps, préparatoire, peut-on dire, nulle part on ne voyait de soldats. Pas un coup de feu. Mais voici que vers l'ouest, au loin, galope un groupe de cavaliers précédé lui-même d'éclaireurs, puis viennent des fantassins qui marchent ou plutôt courent en se dissimulant de leur mieux : ce sont les coureurs ou éclaireurs à pied, correspondant aux « scouts » de l'armée anglaise.

Viennent alors les fantassins, marchant par petits groupes de six à dix. Ils avancent en ordre dispersé, s'arrêtent, puis reprennent leur marche en avant.

Derrière nous, le parti S. envoie des éclaireurs. Ils apparaissent près des dunes d'Hechtel; les troupes à pied les suivent. Les voici qui gravissent en rampant la pente de la colline où nous sommes. La fusillade éclate à 7 h. 35 et, cinq minutes plus tard, l'artillerie, qui s'est établie sur le versant N. des dunes d'Hechtel, ouvre le feu.

La bataille s'engage à fond vers le N.-E., l'artillerie S. fait rage. Le parti N. se replie vers la Nêthe, protégé par ses canons, repasse les défilés à travers les marécages et s'établit fortement sur la rive droite de la rivière.

Un mouvement tournant du parti S. se dessine vers l'E. Déci-



A 300 mètres sur la cavalerie!...

dément, c'est du côté des sources de la Nêthe que se jouera la partie décisive.

Sur l'invitation du général auquel j'ous l'honneur d'être présenté, je m'avançai dans la direction E.-N.-E., d'environ 2 kilomètres, et, profitant d'un monticule, j'assistai de là au gros de l'action.

Toutes les crêtes de la rive gauche de la Nêthe sont actuellement garnies de fantassins du parti S, tandis que son artillerie, se déplaçant vers l'E., puis vers le N.-E., atteint la route de Lommel et prend une nouvelle position pour couvrir l'attaque. La cavalerie, elle, a depuis longtemps atteint le centre de

l'action. Maintenant, elle débouche à l'extrême-droite, suivie bientôt de troupes à pied.

La musique entonne la *Brabançonne*, aux accents de laquelle se donne l'assaut final.

Les canons du parti N. tirent sans relâche, et la fusillade de la défense acquiert son maximum d'intensité. A ce moment, les troupes figurant l'ennemi ne sont plus qu'à 250 mètres environ de celles du parti N. Le général fait sonner la fin des hostilités. Il est 10 h. 20.

De proche en proche, le clairon répète l'ordre; au loin, le canon continue de tonner et la fusillade de se faire entendre.



En reconnaissance.

Puis le crépitement du feu devient moins intense, les coups de canon s'espacent; ce ne sont plus que détonations isolées, tandis que là-bas, tout au loin, à l'E., dans les bois, on continue de tirer.

Peu à peu, la poudre a cessé de parler. Les groupes de fantassins et les partis de cavaliers se dirigent vers la route d'Hechtel, à hauteur de la borne 82, tandis que l'artillerie vient prendre ses positions au sud de cette ligne. Bientôt les bataillons se forment, les régiments se massent, les escadrons se groupent, les batteries s'alignent.

Au loin s'avancent deux piquets de cavaliers : l'un marqué d'un fanion vert et blanc, l'autre d'une oriflamme verte. Ce sont les généraux qui viennent passer la revue des troupes. Les clairons sonnent aux champs : le général en chef et son état-major passent sur le front des troupes, qui présentent les armes. Il est près de 1 heure.

Maintenant le groupe des officiers supérieurs vient se placer à front de la chaussée d'Hechtel. La musique des régiments à pied s'installe en face du général, tandis que défilent les troupes.

Au salut du colonel de chaque régiment, le général répond du sabre. Puis c'est au tour de l'artillerie de défilé au grand trot. Enfin, voici venir les escadrons de cavalerie qui, dans une charge superbe, passent en soulevant l'enthousiasme des quelques centaines de spectateurs groupés là. Jamais je n'ai vu charge aussi brillante, et il me faut me reporter aux fantasias que je vois en Algérie pour trouver dans mes souvenirs quoi que ce soit de comparable.

C'est la fin des manœuvres.

Dès l'après-midi, on faisait les paquetages dans les carrés d'infanterie et, le même soir, les troupes de fantassins reprenaient le chemin de leurs cantonnements respectifs.

Le lendemain, dès l'aube, les batteries d'artillerie abandonnaient le camp. Seul, le régiment du 1^{er} guides continuait ses exercices et complétait ses tirs.

Je quittai mes nouveaux camarades du 1^{er} guides, heureux de leur accueil, enchanté de tout ce que j'avais vu et appris en ces quelques jours vécus avec eux.

Que les Touringistes qui aiment la vie au grand air et ne craignent pas quelque fatigue, largement compensée par des impressions fortes, aillent assister aux grandes manœuvres de 1911. Je leur souhaite d'avoir beau temps, et j'espère que par les soins du T. C. ils trouveront à Bourg-Léopold un hôtel confortable. Pour suivre les manœuvres et excursionner aux environs, je ne puis assez leur recommander d'emporter avec eux leur bicyclette.

TOURING CLUB DE BELGIQUE

Cotisation annuelle de sociétaire :

3 francs

Les dames sont admises



SOCIÉTÉ ROYALE

Envoi gratuit de l'Annuaire, du Manuel du touriste, du Manuel de conversation et, deux fois par mois, du Bulletin officiel illustré.

POUR LES MEMBRES DU TOURING CLUB :

Abonnements à l'Exposition de Charleroi . . . 15 francs au lieu de 20 francs

EXPOSITION DE CHARLEROI

1911 d'AVRIL à NOVEMBRE

SECTION NATIONALE
Electricité, Mécanique en général, Agriculture, Horticulture, Arts

SECTION PROVINCIALE
Enseignement, Education, Œuvres sociales

SECTION REGIONALE **SECTION INTERNATIONALE**
Industrie, Commerce Industrie et Produits de l'Alimentation

Abonnements à l'Exposition de Charleroi . . . 15 francs au lieu de 20 francs

POUR LES MEMBRES DU TOURING CLUB :